

QUELQUES NOTES CONCERNANT LES PAYS ROUMAINS, DANS LA MÉMORIALISTIQUE TRANSYLVAINE DU XVII^e SIÈCLE

CAMIL MUREȘANU

Membre de l'Académie Roumaine

Dans l'historiographie roumaine, les renseignements fournis par les chroniqueurs au regard de la Valachie et de la Moldavie ont été extraits avant tout, comme il allait de soi, des sources autochtones, lesquelles, au cours du XVII^e siècle, ont connu une période d'essor.

Parallèlement, on n'avait pas négligé les relations dues à des sources étrangères – polonaises, hongroises ou provenant de Transylvanie. À partir du XVI^e siècle ces dernières ne seront plus écrites en latin mais, comme d'ailleurs dans toute l'Europe, dans la langue usuelle des catégories cultivées de la population, laquelle commençait à être, dans ce cas, le hongrois ou l'allemand.

Parmi les sources narratives internes issues de la plume des auteurs transylvains c'est dans la période de l'autonomie de cette principauté (1541–1688) qu'on a produit pas mal d'œuvres d'un grand intérêt historique. Le fait a été redevable à l'élargissement de l'horizon culturel des auteurs, conséquence, à son tour, de la Réforme religieuse. Cette-ci attira vers l'Allemagne les adeptes saxons (comme on les appelait en Transylvanie) du luthéranisme. En revanche, les Magyars, adeptes du calvinisme, se sont orientés pour leurs études vers la Hollande et l'Angleterre.

La Réforme religieuse, avec son frontispice anti-catholique, signifia également la volonté des classes dirigeantes de Transylvanie d'autrefois de résister aux tendances annexionnistes de l'Empire des Habsbourg.

Clouée à l'espace d'une rivalité entre les intérêts politiques ottomans, autrichiens et polonais, la Transylvanie eut à passer au XVII^e siècle par une période agitée, due pour la plupart à l'impact des circonstances internationales, dont l'effet fut ressenti également dans l'évolution des événements internes.

Le climat a été favorable pour qu'on rédigeât des chroniques et des mémoires d'une structure «compositionnelle» plus évoluée et riche en renseignements de toute sorte. On pourrait immédiatement citer comme exemples ceux concernant les pays voisins – la Valachie, la Moldavie, et leurs rapports avec la Transylvanie.

Assez récemment viennent d'être publiées les traductions en roumain des œuvres de Jean Kemény, *Mémoires. La description de sa vie* et de Nicolas Bethlen, *Sa vie, par lui-même*¹.

L'œuvre de Kemény, signalée aux historiens roumains depuis 1881, fut traduite par fragments, à partir de 1899 jusqu'aux temps plus récents.

L'auteur fut un excellent chef militaire, diplomate, en somme un personnage assez cultivé, élevé pour une brève période (décembre 1660 – janvier 1662) à la dignité de prince de Transylvanie. Il finit sa vie dans une bataille contre les Ottomans, intervenus brutalement pour châtier ses velléités de regagner l'indépendance de son pays.

Ses mémoires contiennent des renseignements sur les missions militaires et diplomatiques accomplies par lui maintes fois en Valachie et en Moldavie. Sont à noter surtout sa participation à un conflit armé entre les voïvodes Mathieu Bassarab et Basile Lupu, aussi bien qu'aux fastueuses noces de la fille de ce dernier avec le prince lituanien Janus Radziwill. Ces épisodes sont trop connus à l'historiographie roumaine, ainsi qu'on est dispensé d'y insister.

On ne pourrait pas dire la même chose du fait qu'à la campagne menée par Gabriel Bethlen en Slovaquie, en 1623, celui-ci avait sous ses ordres nombre de soldats provenant de Moldavie et de Valachie. Leur chef, un certain spathare Mihu, est âprement critiqué par Kemény à cause de sa prestation négative, à l'occasion du passage de la rivière Morava.

Deux descendants de l'importante famille de boyards moldaves – les Movilă – ont passé les dernières années de leurs vies en Transylvanie. Ils étaient fils d'un ancien voïvode de Moldavie, Siméon. Gabriel occupa lui aussi le trône, mais celui de la Valachie, en 1618–1620.

Nicolas Iorga² fait mention de la présence de ce voïvode en Transylvanie, autour de 1635, tandis que son frère, Jean, parti des mêmes parages, se livre à une expédition armée en Moldavie, contre Basile Lupu. Il échoua et finit probablement sa vie entre 1640–1644³.

Ce sont les informations enregistrées par Iorga, dans son œuvre capitale. Kemény semble mieux informé sur la vie des deux exilés. Selon lui, Jean Movilă se trouvait après 1631 à Oradea, à l'extrémité occidentale de la Transylvanie. De là, il partit pour la Moldavie, chez son frère, Moïse, éphémère voïvode du pays en 1630–31 et 1633–1634. Celui-ci fut chassé du trône par Basile Lupu, et Jean Movilă se vit ainsi contraint à se réfugier en Pologne. Son odyssée ne s'interrompt point là-bas. Il chercha asyle près d'un autre frère, Petru (Pierre), le plus illustre membre de

¹ L'auteur des excellentes traductions en roumain est dr. Francisc Pap.

² Dans son *Histoire des Roumains*, tome VI, p. 72–75.

³ Sa fille, Ileana, est devenue l'épouse du chroniqueur moldave Miron Costin. Cf. Maria Magdalena Székely, dans „Magazin Istoric”, XXXIV (1995), nr. 3, p. 40, et Ștefan S. Gorovei, dans le même périodique, XXV (1991), nr. 4, p. 38.

la famille, devenu métropolitain de Kiev. Finalement, il revint en Transylvanie, où tant lui que son frère Gabriel, se sont trouvés dans une situation délicate, parce que, en vertu d'une disposition de la Porte Ottomane, il était interdit d'offrir asyle en Transylvanie aux voïvodes et aux boyards valaques.

Pour éviter d'être livrés aux Turcs tous les deux ont dû recourir à des subterfuges, avec le concours tacite du prince de Transylvanie⁴, afin qu'on puisse les faire passer pour citoyens du pays et non pas réfugiés illicites.

À Jean on donna en possession le village de Manarade, près de la future ville de Blaj. Donc on fit de lui un propriétaire foncier de dernière heure et, tant bien que mal, un membre de la petite noblesse du pays.

Quant à Gabriel, il dut épouser «la veuve de Michel Imrefi, née Elisabeth Zolyom ... une femme misérable», comme l'appelle Kemény sans ménagement, en lui accrochant au dos encore quelques détails piquants⁵.

Des renseignements assez peu connus sont colportés par Kemény à l'adresse d'un personnage important de l'histoire de Transylvanie du début du XVII^e siècle. Il s'agit de Moïse Székely, chef militaire et même prince, pour quelques mois, en 1603. Il provenait – nous dit le mémorialiste – d'une basse souche du canton d'Odorhei. Impliqué dans une affaire criminelle, il dut s'enfuir en Pologne, d'où il revint à la fin du XVI^e siècle, sous le règne de Sigismond Báthori. Célèbre pour sa vaillance, mais faible commandant, il tenta de poignarder le général impérial Giorgio Basta au cours d'une lutte aux alentours de la ville d'Alba Iulia. Il ne réussit pas et perdit aussi la bataille.

Son fils, homonyme, suspecté d'infidélité, fut capturé et mis en prison par les Ottomans à Ediculé, le sinistre cachot de Stamboul, où il mourut après 15 ans de détention⁶.

Un des futurs voïvodes de la Valachie, Constantin Șerban, se trouvait après 1640 en Slovaquie, comme participant à une campagne de Georges Rákoczi I^{er} contre les Habsbourg, à la tête d'une armée de 4 000 hommes – chiffre probablement exagérée. Kemény tourne un peu en raillerie ce personnage, en affirmant qu'il redoutait le feu des canons⁷.

Pour l'année 1648 le mémorialiste prend note de la présence à Cluj, auprès de la cour de Georges Rákoczi, d'un envoyé du prince moldave Basile Lupu, le logothète Stéphane «Girgice»⁸, qui, cinq ans plus tard, devait succéder au règne, par force, à son souverain.

L'envoyé moldave était porteur de riches dons, ainsi que d'une lettre confidentielle, par laquelle Basile Lupu communiquait à son homologue transylvain

⁴ Le texte ne permet pas d'être sûr s'il s'agissait de Gabriel Bethlen ou de Georges Rákoczi I^{er}.

⁵ Kemény, *Memorii ...*, p. 146.

⁶ *Ibidem*, p. 159.

⁷ *Ibidem*, p. 236. Peu probable. Cela semble plutôt une méchanceté de la part de l'auteur.

⁸ Le nom correct était Georges Stéphane.

qu'il fut désireux de traiter quelques problèmes très importants, et qu'à cette fin il voudrait que Jean Kemény soit délégué pour venir en Moldavie. Le secret était tel que même l'envoyé de Lupu semble n'avoir pas été mis au courant de quoi il s'agissait.

Sérieusement malade, Georges Rákoczi se montra tout de même prêt à confier à Kemény la mission, mais en lui parla avec inquiétude, en tant que, selon son opinion, Basile Lupu était un sournois, qui avait fait «beaucoup de choses indignes d'un chrétien»⁹.

Après avoir pris diverses précautions, Kemény osa partir pour la Moldavie. Malgré les soupçons, et malgré la mort de Georges Rákoczi durant l'accomplissement de la délicate mission, Basile Lupu accueillit Kemény très aimablement et entama avec lui des conversations directes, sans interprète. «J'ai du parler en valaque, langue que je connais»¹⁰ – dit Kemény.

Les pourparlers eurent comme objet la proposition de Basile Lupu de nouer des relations plus étroites avec la Transylvanie. Le voïvode paraît un peu confus en esquissant le futur des rapports avec la Porte, la Pologne et les Cosaques. Ces derniers lui semblent des alliés sur lesquels on pourrait surtout compter, et il exhorte sur place que Kemény se joigne à des démarches discrètes auprès de Bogdan Hmielnicki. Le tout, bien que drapé en des termes plutôt équivoques, flaire une initiative pour affaiblir la domination ottomane.

Pour sa part, Kemény s'efforça de donner aux négociations un contenu plus concret et plus avantageux pour son maître.

Un autre important mémorialiste, d'une génération plus jeune que Kemény, a été Nicolas Bethlen: une personnalité politique et culturelle de première grandeur dans le paysage de l'époque – deuxième moitié du XVII^e siècle.

Son autobiographie¹¹ fait preuve d'une acerbe hostilité contre l'adhésion d'une partie des Roumains de Transylvanie à l'église catholique. Attitude pas du tout singulière: calviniste, il partage les appréhensions de sa confession contre le catholicisme, lequel, de concert avec les Habsbourg, menaçait de renverser l'équilibre politique et confessionnel que la Transylvanie avait connu auparavant, pour au moins un siècle.

Il n'épargne non plus ses flèches à l'adresse des Arméniens, minorité qui penchait également vers le rite catholique.

Peu connue – et d'ailleurs d'une importance secondaire – est la nouvelle qu'en 1667 Nicolas Bethlen fut sur le point d'épouser la fille «d'un très grand seigneur» de Valachie, qu'il appelle Drăghiceanu Cantacuzino. Le nom correct était Drăghici, un boyard vraiment de la plus haute noblesse, frère aîné du futur voïvode Șerban Cantacuzino. La famille revendiquait, on ne sait pas exactement de quel droit, sa descendance des Cantacuzènes de Constantinople.

⁹ Kemény, *op.cit.*, p. 284.

¹⁰ *Ibidem*, p. 287.

¹¹ *Descrierea vieții sale de către el însuși* (Sa vie, par lui-même), Cluj-Napoca, 2004.

Le projet de mariage échoua, à cause de l'opposition de la part de la marâtre de Bethlen¹². Dans le climat mental peu tolérant de l'époque, on regardait toujours avec une certaine réserve les mariages interconfessionnels.

Sans nous fournir des renseignements de première valeur, les fragments que nous venons d'évoquer de la mémorialistique transylvaine (très réduits par rapport à l'ensemble ...) sont susceptibles de nous introduire dans ce qu'on serait tenté d'appeler «la menue histoire» des pays roumains, déroulée pendant le XVII^e siècle.

Après tout, il est difficile de s'imaginer des faits tellement dépourvus d'intérêt, pour que l'historien les regarde avec indifférence.

¹² *Op.cit.*, p. 119.